

Richard Millet

L'Amour mendiant

Notes sur le désir



P.O.L

Extrait de la publication

L'Amour mendiant

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT MARC, 1983.

L'INNOCENCE, 1984.

SEPT PASSIONS SINGULIÈRES, 1985.

L'ANGÉLUS, 1988.

LA CHAMBRE D'IVOIRE, 1989.

LAURA MENDOZA, 1991.

ACCOMPAGNEMENT, 1991.

L'ÉCRIVAIN SIRIEIX, 1992.

LE CHANT DES ADOLESCENTES, 1993.

CŒUR BLANC, 1994.

LA GLOIRE DES PYTHRE, 1995.

Chez d'autres éditeurs

LE SENTIMENT DE LA LANGUE, *Champ Vallon*, 1986.

LE PLUS HAUT MIROIR, *Fata Morgana*, 1986.

BEYROUTH, *Champ Vallon*, 1987.

LE SENTIMENT DE LA LANGUE II, *Champ Vallon*, 1990.

LE SENTIMENT DE LA LANGUE I, II, III, *La Table Ronde*, coll.

« La Petite Vermillon », 1993, Prix de l'Essai de l'Académie française, 1994.

UN BALCON À BEYROUTH, *La Table Ronde*, 1994.

Richard Millet

L'Amour mendiant

Notes sur le désir

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1996
ISBN : 2-86744-529-9

En vérité nous ne sommes que des mendiants.

Luther

Lasciar le donne ? Pazzo !

Mozart/Da Ponte

Je n'aime que les mendiants et les affamés.

Colette

Il faut préférer l'enfer réel au paradis imaginaire.

Simone Weil

Je descends de protestants voluptueux et sévères, et de catholiques rudes, opiniâtres mais doux. Longtemps je me suis cru le sang vicié par ces lignages en proie à l'inassouvissement, à la faute secrète, aux deuils, aux songes interminables...

Ce pourrait être là le début d'un récit. Le désir obéit au récit, c'est-à-dire au temps. Son exigence est appel et promesse d'histoire. Pas d'amour sans le consentement à une histoire dans laquelle le désir inscrit son filigrane incandescent : son commentaire infini, son innocence.

Du désir, je ne dirai rien que je ne le dise de moi. Je ne veux pas me peindre autrement que dans ma pauvreté, ma nudité d'homme mûr, dans l'abandon consenti au temps sur lequel le désir est ma vigie – l'élément essentiel de ma quête : sa satisfaction capricieuse ou sa réinvention dans le couple ; ascèse qui ne cessera qu'avec ma mort : d'où la nécessité de maintenir, au plus près de ce qui le nie, l'exigence sombre du désir.

Je n'ai pas de discours sur le désir, l'amour, l'érotisme. Ce sont là des intensités qui menacent le discours tout en en produisant abondamment, dans la fragilité comme dans le stéréotype. Je me propose nu, dans l'ambiguïté de l'ostentation et du dégoût de soi, dans la tendre lueur de la mémoire comme dans l'éclat de ce qui me jette vers les femmes.

L'odeur de cette nuit remuée par le vent d'ouest : odeur puissamment romanes-

que, celle, profonde, entêtante, rouge sombre, du creux de ces nuits où je retrouve une femme ou bien quitte son lit. Permanence métaphorique du désir, son odeur de terre humide vers quoi s'allient alors tous mes sens, moments où le nocturne est le lieu d'une ascèse : la fraîcheur du désir, son innocence encore une fois, et l'extrême tension du chasseur qui ne traque rien d'autre en fin de compte que ce dont lui-même est la proie, dans la forêt de ses sens.

Désir d'aurore : l'au-delà de la jouissance, le calme des visages baignant de nouveau dans le temps.

Je peux aimer l'ascèse de la fidélité ; je ne puis m'en faire une règle définitive et combattre le feu par le feu ; le désir a surtout besoin de confiance – celle que je mets en autrui et, plus encore, celle qu'il place en moi. Car mon désir d'une femme n'aurait pas de sens si je ne désirais dans le même temps toutes les autres, à qui me renvoie la jouissance. Je cherche non

pas la note unique mais la perfection d'un accord et la vibration quasi silencieuse de ses dissonances : une façon de trahison.

– Toutes les autres, gémit Bérénice, sauf moi !

– Non pas : tu es désirable dans cette soustraction fictive, provisoire, dans ce long détour par quoi mon désir cherche à t'atteindre, dans la confiance donnée au temps...

Le désir est la figure musicale d'une histoire qui cherche ses reprises, ses frottements, ses altérations, ses révolutions, ses silences, ses points d'orgue et qui, pas plus que la musique, n'a de sens.

Ces râles, ces soupirs, ces cris que longtemps je n'ai su tirer de moi : comme à présent vous me les arrachez, et avec quelle joie de part et d'autre ! J'aime trop ce qui me délivre de moi pour ne pas les entendre avec vous – vous qui savez soupirer, gémir, crier sans retenue,

avec ces oui de houle, de mer qui revient chercher sans répit ses brisements.

Vous vous donnez, dit-on, et nous, nous vous prenons : termes impropres ; car c'est vous qui décidez, prenez, et moi qui m'abandonne – comme si obéir au désir, ou mieux le connaître, ou encore se connaître en lui, c'était laisser tomber les oripeaux de petit mâle, accepter ma part féminine, cet abandon, oui, que ce soit vous qui, à votre tour, accomplissiez les gestes du dépouillement et me montriez pourquoi vous m'avez élu, sans les fausses pudeurs de la sentimentalité.

Je me retourne (je regardais par la fenêtre, un peu las et désespéré, me disant que je ne saurais décidément lui plaire, renvoyé aux petites grimaces de l'éconduit) et je la vois, le buste soudain dénudé et regardant par-dessus moi (les nuages, le ciel, rien peut-être), puis souriant doucement de me sentir approcher, non pas vainqueur mais conquis, dans la défaite partagée de la parole.

Si je cherche quelque chose qui puisse être tenu pour vérité, qui de la vérité ait la fulgurance calme, et avec quoi je ne puisse tricher, le feu d'une ordalie perpétuelle, ce serait aujourd'hui, bien plus encore qu'à l'adolescence, d'être bouleversé, renvoyé à l'effroi du beau, et à ma solitude par la femme qui se dénude devant moi.

Michèle (avec qui j'ai eu autrefois une de ces aventures d'une nuit qui comblent et désespèrent tout à la fois) n'aime à présent que les très jeunes hommes. A ses murs, des photos de jeunes premiers, des mannequins, des *ragazzi* du Caravage. Son désir (qu'elle exprime avec une sorte de hargne lasse) me met mal à l'aise, parce que j'aime le souvenir de sa poitrine lourde, de son corps élancé, de son rire pendant l'amour, et que je sais qu'elle m'est maintenant interdite : je lis dans ses yeux ma disgrâce, mon vieillissement, ma relégation dans l'enfer des confidents.

Biliana. Répugnance d'abord à cette trop jeune femme qui ne me montre d'elle qu'une pétillance ennuyeuse. Je la retrouve, ce matin, très tôt, dans sa voiture. Elle veut, dit-elle, saluer son amant et va, non loin de là, réveiller un quasi-adolescent qu'elle me présente avec une si ostentatoire fierté que je comprends ce que la fougue qu'elle met à l'embrasser a pour moi de prometteur. J'aime cette audace, cette cruauté, la proche mise à mort de l'amant décidée dans l'aube glaciale, et l'assurance où je suis d'être le prochain amant tout en me demandant si je ne jouis pas déjà mieux de cette victoire dont les yeux de Biliana reçoivent un éclat excessif dans le soleil levant, plutôt que de ce corps menu et gracile qui, je l'avoue, ne m'attire guère mais sur lequel il me faudra fêter mon triomphe.

La jeune boulangère a la mâchoire légèrement enfoncée sur la droite ; trace d'un accident de voiture, cette disgrâce qui n'en souligne que mieux la beauté sauvage du visage (et du corps tout entier, deviné admirable sous

l'austère blouse blanche) ne laisse pas de l'inquiéter, de lui faire chercher le regard des hommes, provocante et grave, pour le détourner de la cicatrice. Se résignera-t-elle à admettre que c'est d'elle, la cicatrice, qu'elle tire ce surcroît de beauté qui me donne envie de cette bouche blessée, de ces yeux sombres, de ce corps aux gestes de danseuse au bord du gouffre ?

Dans les rues je ne suis qu'un mendiant du désir. Si j'accroche le regard des femmes, c'est pour le voir se détourner assez vite : la rue est l'espace du regard, du corps hâtif, du mouvement stéréotypé, du sentiment non rétribué. Mais il me suffit d'avoir l'air radieux ou de sourire avec une sorte d'indifférence heureuse pour que je sente se poser sur moi les beaux, les souriants regards.

C'est lorsque je me suis dépouillé de moi-même et abandonné à l'inconnue que je n'attends plus que je puis me vouer au monothéisme incendiaire du désir.

Mon désir, dans ses moments de pureté douloureuse : une oie cendrée touchée en plein vol et dont le sang tombe sur la neige.

Claudia : « Ce qui m'intéresse, c'est le sperme que je suscite. Oui, c'est ça : vous soutirer votre semence dont je crois sentir dans mon ventre le jet chaud. Perverse ? Non : amoureuse de ce qui peut me féconder... »

Repoussé, dépité, mon désir humilié, je me rejette en arrière, au plus sombre de moi-même, comme sur un grabat d'épines.

L'économie du cinéma porno que diffusent les chaînes cryptées n'a rien de scandaleux ; c'est même une entreprise de salubrité publique : elle réveille la sexualité des couples assoupis, offre aux solitaires des satisfactions plus vives que les filles sur papier glacé, oriente

les libidos voraces vers un kama-soutra aseptisé. Economie qui, à la vérité, joue le fantasme contre le désir, l'immédiateté contre le temps, le rituel (répétitif, utopique, pauvre) contre l'histoire personnelle, le spectaculaire contre la vie même, et contraint l'homme de désir à l'idéal ascétique, non par renoncement à la chair ou naïve opposition au sexuellement correct, mais par souci (tactique – ou mystique) de retrouver la vraie brûlure.

J'aime le silence de l'amour – la belle mutité des caresses. Non que j'aie peur des mots ; en ce domaine la pudeur n'est pas mon fort ; c'est leur inopportunité qui me gêne, leur fadeur, leur pauvre pathos qui donne aux gestes l'allure d'un mensonge.

A Sabrina je dis que je n'ai jamais désiré une femme comme je la désire. Elle sourit, un peu moqueuse, croit que je ne suis pas sérieux, me reproche de ne pas trouver mieux. Elle a tort : ce que je veux dire (et que, sauf à entrer dans l'historique de mon désir, je ne peux lui

Je n'ai pas de discours sur le désir, l'amour, l'érotisme. Ce sont là des intensités qui menacent le discours tout en produisant abondamment, dans la fragilité comme dans le stéréotype. Je me propose nu, dans l'ambiguïté de l'ostentation et du dégoût de soi, dans la tendre lueur de la mémoire comme dans l'éclat de ce qui me jette vers les femmes.



105 F
936269-9
ISBN : 2-86744-529-9
10-96



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS